

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

« L'art dans la toilette est soumis aux trois conditions du beau, qui sont l'ordre, la proportion et l'harmonie. »

Les femmes devraient toutes se pénétrer de ces principes, magistralement indiqués par M. Charles Blanc et qui, s'ils étaient exactement suivis, donneraient certainement un ensemble de toilettes plus remarquable que celui qu'offre la moyenne ordinaire. Mais il ne faut pas s'y tromper : l'ordre a ici une signification particulière; on entend par là le goût qui préside à l'arrangement du costume, le soin qu'on y a mis et qui se révèle dans les plus petits détails, enfin une certaine suite dans les idées, en vertu de laquelle l'œuvre est menée à bien jusqu'au bout. Une trop grande variété de garnitures serait contraire à ce sentiment; un relevé maladroit, une draperie trop lâchée, un pan démesurément allongé, etc., en voilà plus qu'il n'en faut pour que la toilette laisse à désirer du côté de l'ordre.

La proportion, dans l'art de la toilette, est d'un caractère plus subtil : aussi bien des femmes péchent-elles par ignorance; mais comment leur en vouloir quand on voit tant de gens, sous un autre rapport, y manquer plus gravement ! Pour la confection de n'importe quel objet de toilette, il y a des proportions à garder, si l'on veut arriver à bien. Il en faut tenir compte dans le choix des étoffes et dans les mélanges qu'on en fait; d'un autre côté, la coupe et la confection même du vêtement veulent un équilibre parfait. Il est également indispensable d'observer une juste proportion entre l'habillement et la taille de la personne à laquelle il est destiné; enfin, n'est-il pas de toute nécessité de soumettre l'âge et le genre de beauté de chaque femme aux mêmes considérations ?

Nous ne chercherons pas à expliquer les règles de l'harmonie dans l'art de la toilette, car c'est, pour ainsi dire, le résumé des deux conditions dont nous venons de parler; il n'y a pas d'harmonie possible sans l'ordre et la proportion.

Il est bon de raisonner un peu tout ce qu'on fait, la toilette comme le reste : c'est le plus sûr moyen de réussir. Ce qu'il y a

de certain, c'est qu'aujourd'hui la toilette est raisonnée, et nos grandes faiseuses nous le prouvent chaque jour en se livrant à un travail de combinaisons dont nous admirons les beaux résultats. Elles sont stimulées, d'ailleurs, par messieurs les auteurs dramatiques, qui font des pièces où la mode tient une large place et qui spéculent, trop volontiers peut-être, sur les succès des toilettes à sensation de leurs jolies interprètes.

La mode, pour la saison nouv. lle, a fait preuve d'un raisonnement très-juste en nous rendant la confection de soie. N'est-il pas cent fois plus rationnel de s'habiller d'un riche paletot de faille que de porter le même vêtement en laine, fût-ce du cachemire de l'Inde ? Les modèles nouveaux sont d'une élégance incontestable, on ne leur refuse rien. La forme « visite », il faut bien le répéter, est seule en faveur avec le paletot de genre cuirasse. Le dolman-visite, le mantelet-visite sont de la même famille. Une nouveauté un peu recherchée consiste à faire les manches tout en passementerie ou broderie découpée à jour, et comme elle empiète à la fois du côté des épaules ainsi que du dos, il en résulte une grande richesse d'aspect.

On continue de garnir le milieu du dos, tantôt par des lignes droites de passementerie ou de franges, tantôt par des motifs détachés, qui donnent comme il convient la tournure et la grâce. Souvent ils couvrent entièrement le milieu du dos. Le marabout de dentelle ou mousse, le marabout laminé, ainsi que toutes les franges de cette

nature, peuvent être comptés parmi les garnitures les plus recherchées.

Nos lectrices nous sauront gré peut-être de les conduire, — en esprit, du moins, — dans une de ces grandes maisons, telles que Paris seul en possède, où se créent les formes de chapeaux et les fournitures de toutes sortes qui servent aux modistes. Nous les passerons rapidement en revue.

On y voit, outre la classique paille anglaise et la paille d'Italie,



P. N° 418. — FICHE POUR TOILETTE HABILÉE (DESSIN DE E. PRÉVAL).

Prix du patron épinglé : 3 francs.

un genre façonné qui présente une grande variété de dispositions, parmi lesquelles plusieurs sont à jour; puis une quantité de pailles teintes et de toutes couleurs, sans compter l'or, l'argent, la nacre et des mélanges de l'un et de l'autre, tels que : bleu argenté, brun doré, etc.

Quant aux formes, les capotes sont petites et basses, ou baissées à la Marie-Stuart; d'autres modèles ont une passe légèrement renversée; quelquefois il y a deux bavolets, tournant comme un colimaçon. Nous avons également remarqué une forme sans autre passe qu'un petit bord, juste la place nécessaire pour poser une couronne; ce modèle, d'un caractère jeune, a un fond large et assez élevé. Les chapeaux ronds, dits de voyage, n'offrent encore aucune variété; le moment n'est pas loin, cependant, où l'on aura besoin d'eux; il est même venu pour toutes les jolies voyageuses qui nous arrivent.

Les éléments de garnitures sont de plus en plus variés, et chaque jour voit naître une création nouvelle. Nous avons précédemment donné de nombreux renseignements sur les perles disposées en diadèmes, bandeaux, couronnes, galeries, motifs séparés, etc. Il y a aussi des tulles perlés, des dentelles, soit pour barbes, soit pour ruches ou voilettes. Parmi les objets de bijouterie, nous citerons une gracieuse innovation de papillons légers, en or ou argent, avec ou sans incrustations; ils doivent prendre place, vu leur gentillesse, à côté des scarabées bleus, des abeilles, etc. Très-agréables encore sont les grappes de cassis et de groscilles rouges ou blanches, à monture dorée. Faut-il ajouter que les boucles de différents formats abondent, ainsi que les anneaux, sans compter les broches les plus fantaisistes en cailloux du Rhin?

Le tulle lamé, la gaze diamantée et poudrée d'or ou de métal irisé, la gaze satinée à large lisière de couleur, etc., etc., voilà qui est très-précieux pour les draperies moutonneuses actuellement à l'ordre du jour. Nous aimons beaucoup une barbe en tulle blanc ou noir, bordé d'une légère frange muguet; cette barbe, repliée sur elle-même, suffit, pour ainsi dire, à garnir un chapeau. Elle est drapée sur le fond de la calotte, où elle se trouve fixée par un piquet de fleurs légèrement montées, ou un motif de bijouterie; les deux bouts reviennent se nouer devant. Très-doux au visage est le muguet composé de floches satinées de deux ou trois teintes, qui ondule tout autour du cou. La dentelle noire, à glands de soie et or, se dispose de même, ou bien on la coquille sur le fond de la calotte, d'où les glands tombent en cascade.

LES LINGÈRES continuent d'empiéter sur le domaine de la confection; non contentes d'avoir le peignoir, la robe de chambre et la matinée, voici qu'elles ont pris le dolman-visite. Il est vrai qu'elles en ont fait une élégante matinée. Le modèle qu'on nous a montré est en linon blanc, dépassant à peine la taille par derrière, tandis qu'il est à longs pans devant. Un volant de dentelle blanche légèrement ruchée suit tous les bords; la tête est formée d'un bouillonné, garni à l'intérieur d'un ruban violet. La même coulisse masque la couture des manches sur les épaules et derrière. Un fichu à la paysanne, en étoffe semblable et entouré de dentelle, se place autour du cou; négligemment noué devant, il est orné d'un flot de ruban satiné violet, à envers jaune.

Depuis que les femmes élégantes ont pris l'habitude de porter des ruches en plissés de crêpe lisse en guise de col, on a bien perfectionné ce genre de lingerie. Aujourd'hui, il y a des bandes de plissés en mcusseline, rehaussées de dentelle, qui forment coquillés; une seule bande offre un volume suffisant pour colletterie ou manchette, et souvent on y ajoute un jabot. Tel est en ce moment le goût qui domine dans le monde élégant.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 418.

FICHU POUR TOILETTE HABILÉE. — Ce modèle se compose d'une large barbe en point d'Angleterre, rehaussée d'une ruche de même dentelle qui forme colletterie et se ferme par un bouquet ou une broche. A partir de là, le fichu s'écarte sur le corsage décolleté, dont il laisse apercevoir la gorge. Les pans se réunissent à la taille, sous un nœud, et l'un d'eux, plus long que l'autre, va se terminer sur le côté sous un nœud semblable. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

GL. N° 895.

TOILETTES D'APRÈS-DINER. — 1. Costume en cachemire d'Écosse noir et fantaisie écossaise (bleu et blanc), pour petite fille de cinq ans. — Jupou court en fantaisie écossaise, monté à plis creux derrière; une poche de cachemire orne le côté. Paletot demi-ajusté, en cachemire noir, ouvert devant sur un gilet simulé. Une ligne de boutons orne les bords du vêtement, dont les manches sont garnies d'un simple parement de même étoffe. Une écharpe écossaise entoure le vêtement au-dessous de la taille et se noue sur le côté. — Chapeau de paille, bordé et garni de ruban bleu, avec nœud derrière; plume de même couleur sur le sommet. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume en fantaisie chinée beige et mastic, avec faille de ton foncé, pour petite fille de quatre ans. — Robe princesse : le bord inférieur festonné et posé sur un volant de faille plissée. Le milieu du dos est rayé de lisérés de faille, qui se terminent par un dentelé et des bouts de ruban. Poches sur les côtés, formées de parements dentelés et bordées de plissés; même bordure autour de la robe. Le devant est d'abord boutonné au milieu par deux lignes de trois boutons; à partir de là, l'ouverture dessine une ligne transversale et va se fermer en ligne droite sur le côté. La manche est en faille, garnie de plissés et d'un parement de fantaisie à bords dentelés. Col rabattu, en fantaisie également et dentelé. Chapeau rond en paille beige, bordée de velours de même ton; turban de gaze beige, retenu sur le côté par une aile. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume en chiné café au lait et blanc. — Jupou avec tunique drapée dessus; ces deux parties du vêtement sont à traîne et entourées d'une bande de faille puce, voilée de guipure écru faisant camaïeu. Cette double garniture remonte sur le côté et soutient les draperies du tablier. — Corsage à la paysanne avec large empiècement dans le haut du dos; ce dernier est froncé au bord et maintenu à la taille par une ceinture de faille et guipure qui se ferme devant. La même garniture suit les bords de la basque, remonte sur le milieu des devants et entoure un col rabattu qui complète le corsage. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

4 et 5. — Costume en quadrillé mastic et prune, vu sous deux aspects. — Jupou à courte traîne, entouré d'un volant plissé et d'un biais de faille prune. — Polonaise de forme princesse, ouverte à partir du bas du buste, derrière; l'une des moitiés du vêtement, plus large que l'autre, forme draperie à traîne avec cette dernière. Le devant est coulissé sur trois lignes, et celle du milieu est garnie de nœuds de ruban prune. Biais de faille au bas du vêtement et sur les bords de la draperie. Plissés au bas des manches. — Mantelet-écharpe de même étoffe; la partie supérieure est ornée d'un col rabattu qui forme châle devant. Biais de faille sur tous les bords, et volant plissé sur ceux du bas. Le vêtement est noué négligemment, et chaque pan se termine par un nœud de ruban. — Les figurines représentant ce costume offrent deux modèles de chapeaux : l'un en paille ou d'indie, couvert au sommet de violettes de Parme et terminé derrière par un nœud de ruban; l'autre en paille noire, entouré d'un ruban de paille prune plissée à larges plis, avec plume grise sur le côté derrière et brides de ruban prune. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

GL. N° 896.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en bourrette gris lilas et casimir lilas uni, pour petite fille de dix ans. — Jupou de casimir, entouré d'un volant plissé. — Polonaise très-longue, froncée au milieu du tablier, ainsi que sur les côtés. Un volant plissé entoure le bas du devant, tandis que, derrière, le bord inférieur de la polonaise est orné d'une ruche qui remonte sur les côtés. Deux parements entourent la manche, l'un lilas, l'autre gris. — Chapeau de paille, entouré d'une large ruche chicorée en soie lilas. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume en granité beige, pour jeune fille de quinze ans. — Robe de forme princesse devant, avec des postillon et draperies pouffées sur le milieu de la jupe derrière. Deux bandes de faille raient les devants, de chaque côté des boutons, et un volant ruché à plis plats entoure le bas de la jupe. Les manches en faille et la poche sont ornées de parements avec boutons; enfin, le haut du corsage est complété par un col rabattu. — Chapeau de paille beige, à bords renversés sur les côtés, avec demi-guirlande de fleurs des champs. Plume beige venant du bas de la calotte en haut. Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume en fantaisie de laine de ton noisette avec pointillés caroubier, pour petite fille de six ans. — Robe de forme anglaise, à plastron droit devant, liséré de faille caroubier et garni de deux lignes de boutons de cette teinte. Poches sur les côtés, sous forme de large dent bordée de caroubier, avec boutons pareils à ceux du plastron. Le bas du dos est découpé en languettes bordées comme le reste et dont chaque creux est orné d'un bouton. Un volant de faille plissée complète le bas de la robe. Le col rabattu et le parement des manches sont en faille. — Chapeau de genre timbale, en paille, garni au sommet d'une couronne de bouclettes en ruban paille, qui retombent tout autour. — Prix du patron épinglé du costume : 3 francs.

4. Costume court en casimir mastic. — Jupou rasant la cheville, entouré d'un volant plissé et d'une ruche à la vieille. — Tunique drapée sur le jupon. La partie de derrière est détachée du tablier; tous les bords sont garnis de galon frangé de deux tons, mastic et brun. — Corsage à grande basque, entouré de galon pareil, avec boutons assortis sur le devant. Un plissé surmonté d'un galon borde la manche. — Chapeau de paille brune, garni au sommet d'un pouff de plumes de coq et dans le bas, derrière, d'un piquet de roses jaunes. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

5. Costume en quadrillé de laine de ton carmélite et crème, avec pointillés floches en soie rose. — Jupou à traîne, entouré de deux volants plissés et d'un autre ruché. — Polonaise à dos princesse, formant traîne sur le jupon. Par devant, il y a un tablier drapé en plis réguliers, maintenus aux côtés de la partie princesse, puis un corsage à basques. Un galon quadrillé et frangé, de teintes assorties au lainage, garnit la basque ainsi que tous les bords de la partie princesse; même garniture au bas du tablier. Volant plissé et galon autour de la manche. — Prix du patron épinglé de la polonaise : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1514.

TOILETTES DE RÉGATES. — 1. Costume de faille grenat et pékin de satin vieil or à rayures de velours grenat. — Robe princesse : le devant du corsage est garni d'un plastron-gilet en pékin vieil or, qui dessine le carré dans le haut et se termine en deux bouts carrés. Une écharpe de faille est drapée en biais sur le plastron, depuis l'épaule droite jusqu'à la taille, où elle se termine par deux pans que fixe une boucle de nacre. Un panneau pointu, en pékin, orne la moitié du tablier, tandis qu'un autre panneau de même étoffe vient s'ajouter aux côtés de la traîne. Un volant plissé entoure le bas de la robe, et une frange grillée à grelots de satin, grenat et vieil or, borde le tablier. Col rabattu en faille, garni de franges. Double parement de pékin et faille au bas des manches, l'un des parements formant bracelet sur l'autre. — Lingerie plate. — Chapeau de paille garni de ruban de faille grenat avec envers satin vieil or; groupe de boutons d'or sur le bavolet et plume grenat au sommet. Le diadème de la passe est garni de fleurs semblables. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de faille mastic et gaze de soie brodée, cette dernière étoffe de ton un peu plus clair. — Robe princesse à traîne : la jupe est entourée d'un volant plissé avec balayouse dépassant. Le dos présente cinq coutures. Il est garni de deux parements de poche ornés de boutons de nacre. Une largeur de gaze brochée part de dessous ces parements pour tomber sur la traîne; une frange de même teinte en suit le bord extérieur. Un panneau de gaze semblable, également bordé de franges, descend en ligne droite sur le côté derrière. Col rabattu en gaze brochée, complété par une bande étroite qui orne le milieu du corsage devant et simule, de chaque côté, le bord d'une basque; les deux bandes vont se terminer derrière, près des poches. Le tablier, qui est bordé de franges, est indépendant du jupon et va se draper derrière; il se réunit au panneau de côté en passant sur la largeur de gaze qui forme traîne. Parement au bas des manches, avec pointe de gaze brodée, fixée par un bouton. — Lingerie plissée. — Ca-

poté de paille de riz blanche. Bouillonné de faille mastic sous la passe; mentonnière de satin plus clair et plumes de deux tons recouvrant presque la calotte. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1515 D.

Substituée à la gravure n° 1514 pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

MODÈLES DE CHAPEAUX D'ÉTÉ. — 1. Capote de paille beige, à double passe. La première passe est couverte de satin bleu pâle, sur lequel s'appuie une passementerie de paille à jour. Des pavots entremêlés d'herbes ornent le sommet de la calotte, et les brides, qui partent de là, sont en ruban de satin beige et bleu. Nonul de même ruban sur le côté du bavolet.

2. Chapeau de paille anglaise, garni au sommet d'une petite couronne de bouclettes de ruban rose, accompagnées de deux boutons de rose. Même disposition de ruban et de fleurs sur le bavolet. Ruban autour de la calotte et brides en pareil.

3. Chapeau rond en paille grise, pour fillette. Draperie de gaze rose autour de la calotte. Piquet d'œillets roses et de feuillage léger sur le côté, s'appuyant contre un pouff de gaze. Brides de ruban rose.

4. Capote de paille d'Italie, garnie au sommet d'un piquet de boutons de rose et de lilas. De là partent deux brides de ruban beige posées sur ruban lilas, lesquelles coupent le fond du chapeau et se perdent sous le bavolet. Celui-ci est recouvert d'un ruban de couleur paille, qui forme les brides.

5. Chapeau de paille anglaise. La calotte, entourée d'un turban de faille crème, est garnie sur le côté de trois têtes de plumes crème, fixées par une cocarde de ruban et une rose rouge. Torsade de ruban crème partant du groupe de plumes.

Description de la figurine coloriée L. n° 108.

Annexe spéciale des éditions nos 3 et 4.

TOILETTE DE GRANDE RÉCEPTION. — Costume de faille et lampas blancs. — Jupou de faille, à longue traîne, garni dans le bas devant d'un simple plissé. Par derrière, la traîne est entourée d'un premier volant ruché, puis d'un second volant plissé qui se soulève en coquilles. — Polonaise en lampas, de forme princesse, ouverte sur le côté depuis l'épaule gauche jusqu'au bas du buste. Le commencement et la fin de cette ouverture sont marqués par des bouquets de marguerites des prés. Une riche passementerie de marguerites en soie floche, à cœur d'or, simule une basque sur le côté; elle est accompagnée d'une frange imitant l'herbe. Cette garniture s'arrête au bas du dos et suit des draperies pouffées qui forment le côté droit; tout naturellement elle borde le bas de la polonaise derrière et devant. Deux rangs de marguerites ornent en biais le devant du corsage et se perdent dans les draperies de côté. Une draperie de faille plissée forme un col ouvert en châle. La manche duchesse est en faille, rayée par la garniture de marguerites et entourée de même, avec volant de dentelle. Flot de ruban au bas du second bouquet du corsage. Volant de dentelle à l'intérieur du cou. Bouquet de marguerites dans les cheveux; mêmes fleurs autour de l'éventail. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} DESIRÉE L..., A MÉNILMONTANT.

Le costume le plus commode pour les voyages se fait en mérinos beige, de ton naturel, et sans traîne. Il se compose d'un jupon, avec draperies, et d'un corsage blouse serré à la taille par une ceinture.

— M^{lle} ZOË DE F..., A LIÈGE.

Le chapeau rond est parfaitement admis pour les visites à l'Exposition; on en voit beaucoup.

— M^{me} M. P..., A BLOIS.

Agissez sévèrement contre cette tendance de vos filles à parler l'argot de leur frère. Il est malheureusement trop vrai qu'on a toléré cette mauvaise plaisanterie chez les jeunes gens; mais ne croyez pas qu'on soit plus indulgent pour cela qu'en province.

CAUSERIE

Le bois verdoie, les bourgeons craquent, se déchirent, et les boutons s'épanouissent en neige du jour au lendemain; encore quelques jours ensoleillés et le rideau sera levé sur l'églogue des sept mois.

Ce prélude n'a point, il est vrai, les magnificences grandioses du dernier acte; mais il est pour la nature bien des façons de nous tenir sous le charme, et toutes sont bonnes. Ce réveil gradué, presque timide, n'a rien qui s'impose à nos admirations; il n'enivre pas plus nos sens qu'il n'éblouit notre vue; il nous prend par un sentiment doux comme lui, la gaieté, et c'est là ce qui fait de ce printemps la saison essentiellement parisienne: elle est celle où le décor s'harmonise le plus parfaitement avec la pièce. Ce vert fadasse du bourgeonnement, — l'horreur des peintres, — est le sourire de la résurrection, et sa contagion nous gagne; quand nos squares, quand nos jardins s'en sont parés, on les parcourt d'un pied plus alerte et plus dispos, on y respire plus largement et plus aisément, on oublie plus facilement que notre hiver, à nous, n'aura, hélas! pas de renouveau.

En même temps que les grands ormes, que les marronniers gigantesques des Tuileries et du Luxembourg retrouvaient leur livrée de l'été, les hôtes ordinaires de leurs cimes ombreuses, les pigeons ramiers, en reprenaient possession.

Prédilection bien curieuse que celle de ces oiseaux si farouches, si méfiants quand ils se trouvent dans nos campagnes, pour ces jardins publics, sillonnés du matin au soir de promeneurs, et qui donne un éclatant démenti à cet aphorisme formulé par un écrivain à courte vue: « Partout où l'homme va souvent, l'oiseau fuit. »

Il fuit si peu, que c'est précisément à Paris, où les représentants de l'espèce humaine ne sont pas rares, que ces oiseaux se trouvent relativement multipliés, sans tenir compte, bien entendu, du moineau franc, une souris à plumes, un parasite spécial de l'homme. On a déterminé plus de cinquante espèces qui hantent, au moins par échantillons, cette immense forêt de pierres de taille. Les fonds de puits qu'on appelle à Paris des jardins sont peuplés de pinsons, de fauvettes, de merles, de sansonnets, etc. Ils y deviennent singulièrement familiers, et ce n'est, comme nous le disions tout à l'heure, que dans ce foyer du grouillement humain que l'on voit le sauvage des sauvages, le pigeon ramier, glaner paisiblement sur le gazon les miettes de pain que lui jettent les promeneurs qui l'entourent.

Fusillés avec un égal acharnement pendant l'automne de 1870 et pendant le printemps de 1871, les ramiers des Tuileries furent anéantis jusqu'au dernier; cependant, la tribu se retrouvait au complet en 1872 et y continuait fidèlement les traditions de ses prédécesseurs. Comment l'espèce se trouvait-elle avertie qu'il y avait là des places de choix, de véritables prébendes à occuper? Comment les nouveaux venus s'affranchirent-ils immédiatement des instincts de prudence qui assurent leur conservation, pour y substituer une confiance aussi exagérée dans la prudence de leurs ennemis naturels? L'explication ne nous paraît pas facile à donner.

Ce n'est pas seulement à l'égard des promeneurs, grands et petits, que les ramiers des Tuileries abdiquent la légitime suspicion dans laquelle nous tiennent leurs semblables, c'est vis-à-vis de tous les habitants des maisons voisines. Il n'est pas un des balcons de la rue de Rivoli qu'ils n'honorent de leur présence, et si l'on se met en frais de quelques prévenances, leurs visites à leurs bons amis du voisinage s'accompliront avec une ponctualité irréprochable.

En 1828, une jeune fille, qui demeurait avec sa mère, Mme des A..., dans un des hôtels de la rue de Rivoli qui font face au jardin, s'était donné les ramiers pour pensionnaires en leur

prodiguant des graines de choix, en évitant tout brusque mouvement qui eût pu les épouvanter. Elle avait si bien réussi à les familiariser qu'ils venaient manger dans sa main.

Un jour, un jeune officier de la garde royale, le vicomte Lionel de R..., qui sortait des Tuileries, aperçut sur le balcon Mlle des A... entourée de ses oiseaux. La beauté du principal personnage de cette scène gracieuse lui fit bien vite oublier la curiosité du spectacle; il s'éloigna, assez vivement impressionné pour revenir le lendemain à la même heure, avec l'espoir de revoir encore la fée aux pigeons. Bientôt, la trouvant de plus en plus charmante, il s'informa et apprit qu'elle était fille unique, que son père était mort quelque temps auparavant, et qu'elle et sa mère vivaient absolument retirées.

Ces renseignements déroutaient quelque peu l'inflammable vicomte, qui avait bien compté arriver à rencontrer dans le monde l'objet de ses soupirs; mais il était trop sérieusement épris pour renoncer à son entreprise et, après réflexion, il loua dans le voisinage un appartement également pourvu d'un balcon, y emménagea une provision de chenevis et de millet, et entama la séduction des clients emplumés de Mlle des A..., avec l'espoir d'en faire ses complices.

Il y réussit si complètement qu'au bout d'une semaine il attachait au col de l'un des traites la plus respectueuse, mais aussi la plus touchante des déclarations. Le lendemain il revit le ramier, qui n'apportait pas la moindre réponse; mais il n'avait plus le billet: ce qui indiquait que, peut-être, celui-ci était arrivé à son adresse.

M. de R... en confia un second à son messenger, puis un troisième, puis un cinquantième, car pendant deux mois, et bien que les encouragements continuassent à lui manquer, l'amoureux persévérant poursuivit cette concurrence à la petite poste. Un jour cependant, au moment où son commissionnaire ordinaire s'abattait à ses pieds, il lui sembla apercevoir quelque chose de blanc qui se détachait sur le plumage mordoré de son jabot; il saisit l'objet en tremblant... C'était la réponse tant souhaitée.

Nous avons hâte d'arriver à l'épilogue, plus touchant encore que l'histoire; disons donc tout de suite que M. de R... plut à Mlle M. des A..., que le roman se termina par un mariage, et que cette union tint tout ce que promettaient les prémisses sous lesquelles elle s'était ébauchée.

Général de brigade en retraite, le vicomte de R... et sa femme vivaient dans leur château, en Touraine, lorsque survint la terrible guerre de 1870. En présence des désastres de la France, le septuagénaire, n'écouterant que son patriotisme, prit du service comme volontaire. Il eut les deux jambes fracassées par un boulet, dans un des combats de l'armée de la Loire, fut transporté chez lui et mourut dans les bras de Mme de R...

Celle-ci revint à Paris, où elle s'est éteinte il y a deux ans. Elle s'était de nouveau logée dans la rue de Rivoli, et son unique consolation consistait à donner à manger à ces ramiers des Tuileries, auxquels elle avait dû un bonheur dont il ne lui restait plus, hélas! que le souvenir.

Une institution charmante et que chaque printemps ramène à sa suite, c'est celle du rosariat. Nanterre, Saint-Denis, Suresnes voient chaque année florir une rosière. Celle de Suresnes se distingue des autres et a sur elles cette supériorité qu'elle est élective: ce sont les notables du pays qui la nomment. Un premier tour de scrutin a lieu le 5 mai pour indiquer les jeunes filles qui sont jugées dignes de concourir, et ce n'est que trois semaines après que les mêmes notables procèdent publiquement à l'élection définitive. Cette coutume, antérieure à la Révolution, mais abandonnée un instant, fut rétablie en 1808 par la comtesse Desbassayns. Depuis lors, elle n'a pas cessé d'être observée.

BACHAUMONT.



Jules Davit

A. Leroy, imp. r. des Minus, 46.

Ad. Goubaud et Fils, Ed. Paris

A. Boyer

1514

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3

Modèles de M^{lle} Adolphine Kœnig, r. Montigny, 19 - Etoffes et Nouveautés des Grands Magasins du Com de Rue.
 r. Montorgueil, 6 et 8 - Mercerie et Rubans des Magasins des Galeries Choiseul, rue N^o des Petits Champs, 36.
 Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33 - Chaussures pour Dames de la M^{me} Poivret, r. Montorgueil, 61.

Solded at Stationers Hall.

Une grande et belle
 et de plus généreuses, et
 mille l'impulsion générale
 près le 1^{er} mai. Nous
 nous en détails, mais le
 l'été rétro.

La fête de jour a comme
 générale, le panorama
 le Champ de Mars, un im-
 la loi légère et ma mou-
 site emplacement, une p-
 sur le Trocadéro, sur la
 sommet, le palais du Troc-
 une rangée de loggia sup-
 sur une courbe gracieuse
 et le plus général qui se
 nous mères à val d'oiseau

Entièrement imaginer, a
 solennité de la cascade,
 sur un rocher, ornée de crép-
 président de la Républiqu-
 en, et les présidents du S-

Pour nous avons fait
 sur les prius de se repen-
 sous les fenêtres remplies
 à droite et à gauche
 sur les deux côtés

un seul. Une simple haie
 honorable, mais intelligen-
 leur compléter le tableau
 sous les arbres, flottant
 des pollens.

Depuis le canon se
 l'heure, qui sonne allégre-
 l'agriculture et du comm-
 à prononcer un beau discou-
 accidents. Le Maréchal le
 sous les paroles sacramen-
 « le nom de la Républiqu-
 universelle de 1878! »

Le Président de la Répu-
 présidents des deux Chambr-
 en raison d'une foule enth-
 Champ de Mars et parcourir
 l'après.

Nous avons vu passer le
 spectacle qu'on puisse voir. D-
 en officiers étrangers en gr-
 costumes de fourrure, des s-
 son de toutes les races, des

la civilisation, composaient
 table était la réunion dans
 un grand festival, un orgueil
 des et des peuples se faire

table, dans ses grandes l-
 spectacle, malgré l'inégalité
 années seraient séchées par d-
 nous maintenant à la fê-
 nous au Champ de Mars;

à voir. Nous ne saurions mie-
 sous d'un livre grossi qui, a-
 qui les faits pressés. Le flot

LA FÊTE DE LA FRANCE

Une grande et belle journée, une journée d'émotions saines et de joies généreuses, une journée féconde en enseignements : voilà l'impression générale, le « total » de la fête qui a eu lieu à Paris le 1^{er} mai. Nous n'entreprendrons pas de la décrire dans tous ses détails, mais le côté pittoresque de la cérémonie mérite d'être retenu.

La fête de jour a commencé à deux heures. On connaît le décor splendide, le panorama féérique de l'Exposition : emplissant le Champ de Mars, un immense palais, dont la façade vitrée est à la fois légère et monumentale ; entre ce palais et la Seine, un vaste emplacement, une pelouse naissante ; puis le fleuve, puis la pente du Trocadéro, sur laquelle ruisselle une cascade ; enfin, au sommet, le palais du Trocadéro, dont le pavillon central offre une triple rangée de *loggia* superposées, et dont les deux ailes, décrivant une courbe gracieuse, semblent embrasser la colline. Tel est le plan général qui se développe sur une longueur de quinze cents mètres à vol d'oiseau.

Maintenant imaginez, au milieu du palais du Trocadéro, juste au-dessus de la cascade, une loge monumentale, tendue de velours rouge, ornée de crépines d'or. Dans cette loge se tiennent le président de la République, ayant à ses côtés les princes étrangers, et les présidents du Sénat et de la Chambre des députés.

Puisque nous avons fait appel à l'imagination de nos lecteurs, nous les prions de se représenter aussi toutes les loges du palais, toutes les fenêtres remplies de monde. Il y a du monde partout, du reste, à droite et à gauche de la descente du Trocadéro, sur les quais, sur les deux côtés du Champ de Mars et dans le palais principal. Une simple haie de soldats suffit à contenir cette foule innombrable, mais intelligente et sage.

Pour compléter le tableau, ajoutons la gaieté des étendards de toutes les nations, flottant sur toutes les saillies des monuments et des pavillons.

Cependant le canon se fait entendre, le bon canon des jours heureux, qui sonne allègrement l'alleluia de la Paix. Le ministre de l'Agriculture et du Commerce, M. Teisserenc de Bort, se lève et prononce un beau discours qu'on a pu lire dans les journaux quotidiens. Le Maréchal le remercie en termes émus et prononce les paroles sacramentelles :

« Au nom de la République, je déclare ouverte l'Exposition universelle de 1878 ! »

Le Président de la République, les princes étrangers et les présidents des deux Chambres quittent alors leur loge et passent au milieu d'une foule enthousiaste pour se rendre au palais du Champ de Mars et parcourir les sections étrangères et la section française.

Nous avons vu passer le cortège. Il offrait bien le plus étonnant spectacle qu'on puisse voir. Des ambassadeurs en grand uniforme, des officiers étrangers en grande tenue, des Magyars dans leurs costumes de fourrure, des mandarins chinois, des types accentués de toutes les races, des représentants de tous les peuples nés à la civilisation, composaient ce défilé merveilleux. Tout l'univers civilisé était là, résumé dans ses illustrations, et nous éprouvions une grande fierté, un orgueil légitime, en voyant cette fusion des races et des peuples se faire au cœur même de la France.

Voilà, dans ses grandes lignes, la fête du jour. Elle a été superbe, malgré l'inégalité du temps, malgré quelques courtes averses, bientôt séchées par de joyeux rayons de soleil.

Arrivons maintenant à la fête de nuit. Nous avons vu cent mille hommes au Champ de Mars ; nous en avons vu plus d'un million le soir. Nous ne saurions mieux comparer l'aspect des rues qu'à celui d'un fleuve grossi qui, montant sur ses berges, roule à plein quai des flots pressés. Le flot humain remplissait les plus larges

avenues, couvrait les places les plus spacieuses et, sans cesse, vers le fleuve principal, ou, pour parler plus clairement, vers les boulevards, les rues voisines, comme autant d'affluents, amenaient des recrues nouvelles. Toutes les maisons, toutes, étaient illuminées. Des girandoles de gaz ici ; là, des lanternes vénitienes, des lampions et, par instants, des feux de Bengale, des fusées, des soleils, des pluies d'or et d'étoiles. Sous ces clartés multiples et diverses, les couleurs nationales étincelaient de toutes parts.

La belle fête, en vérité, la grande fête, organisée spontanément par tous les Parisiens, chacun suivant ses ressources, chacun suivant son goût. Et la foule allait toujours, formidable par son nombre, admirable par sa tenue et par sa sagesse. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner dans cette imposante manifestation par laquelle le peuple de Paris a témoigné son intelligente sagesse et son patriotisme.

G. B. F.

CONCERTS

Profitions de ce que les théâtres parisiens ont bien voulu, durant toute une semaine, ne nous convier à aucune première représentation, pour régler quelques comptes arriérés.

Parmi les derniers concerts de la saison musicale, il en est deux qui méritent surtout d'être signalés. Le premier, donné à la salle Herz (rue de la Victoire) par Mlle Herminie Gatineau, a été l'occasion d'un beau succès pour cette gentille artiste, récemment sortie du Conservatoire avec un premier prix de violoncelle. On sent que déjà la jeune élève de Franchomme se sent sûre d'elle-même ; le temps et sainte Cécile en feront une virtuose.

M. Villaret fils, qui prêtait son concours à la bénéficiaire, a chanté avec beaucoup de goût et de méthode ; il a surtout très-bien interprété le duo des *Mousquetaires de la Reine* avec Mlle Dupuy, dont la voix semble faite pour l'Opéra-Comique. Nous passerons sous silence la partie boffe, représentée par M. Des Roseaux, à qui l'on a fait, nous ne savons trop pourquoi, une réputation de chanteur, et nous féliciterons Mlle Lagoanère du beau talent dont elle a fait preuve dans cette soirée. A la façon dont elle a joué l'*Andante* de la deuxième sonate de Mozart, le *Scherzo* de Chopin et le *Rossignol* de Liszt, on a pu se convaincre qu'on était en présence d'une véritable artiste, et le public lui a témoigné par des applaudissements répétés tout le plaisir qu'il éprouvait à l'entendre.

M. Alard, à qui revient l'honneur du second concert que nous avons à mentionner, ne se contente pas d'être un excellent violoncelliste et un compositeur de mérite ; éditeur de musique, il s'ingénie à faire valoir les œuvres qui lui paraissent dignes de la faveur des dilettantes, et se tient personnellement à l'écart avec une modestie qui l'honore. C'est en qualité d'éditeur qu'il a eu l'heureuse et artistique idée de convier le public à l'audition de diverses compositions nouvelles, et de les faire interpréter, soit par leurs auteurs, ce qui est le meilleur moyen de les bien mettre en lumière, soit par des artistes de premier ordre.

C'est avec justice qu'on a bissé la *Fête flamande* de M. Francis Thomé, un *Air de ballet* de M. Eugène Anthiome, une *Aubade* de Mlle de Miramont-Tréogate, et un *Boléro* de M. H. Ketten.

Mme Alard-Guérette, que les hôtes de la salle Erard eussent été heureux d'entendre, avait cru devoir s'effacer, elle aussi, devant les autres artistes chargées de la partie vocale. Elle en a été chaleureusement récompensée par l'ovation faite à ses deux enfants, qui ont exécuté avec beaucoup de charme une jolie mélodie de M. Alard, pour violoncelle et piano, intitulée : *Sans elle*.

Robert HYENNE.



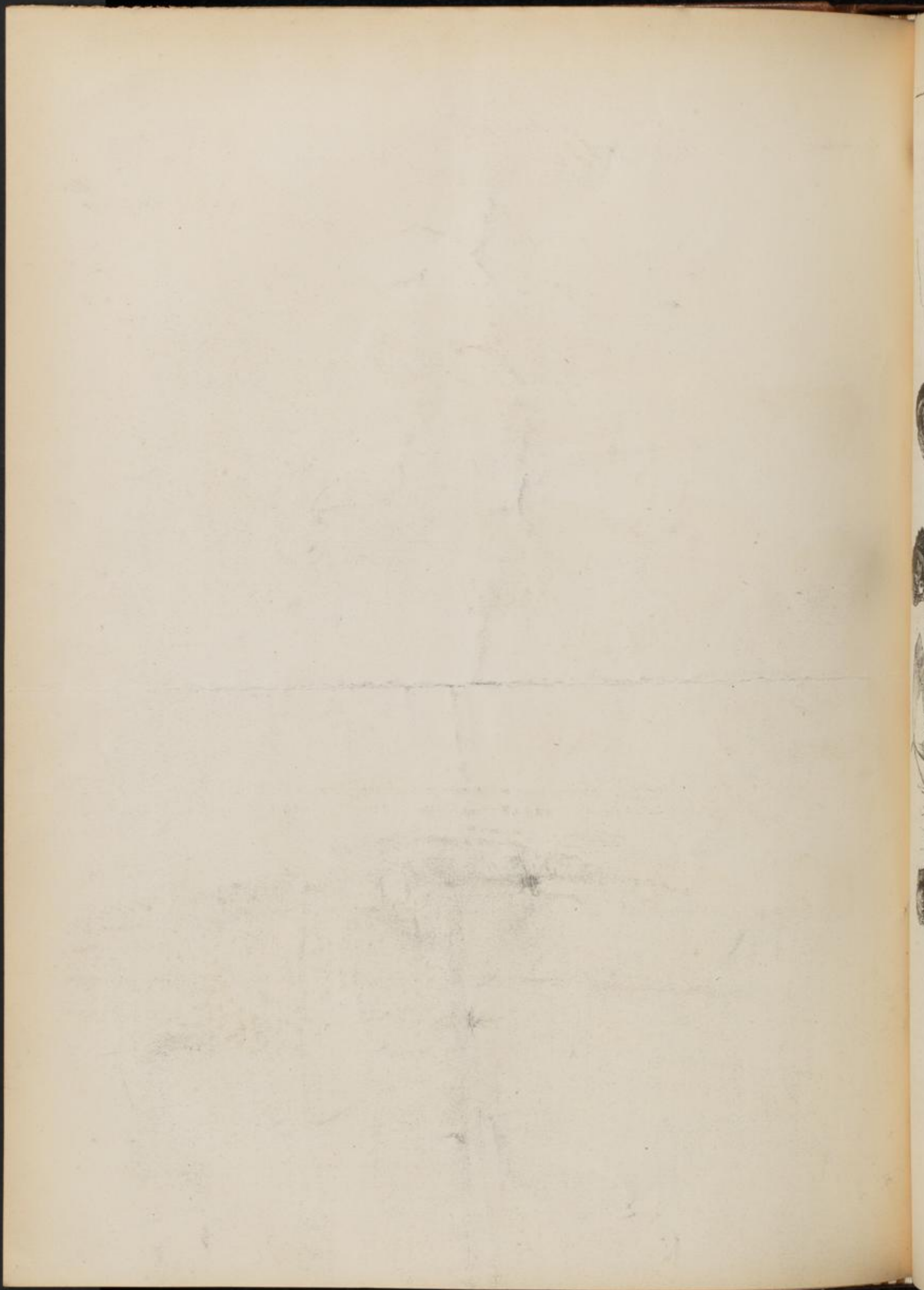
PLANCHE GL. n° 895. — TOILETTES D'APRÈS-DINER. — Dessin de H. JANET.
 Modèles des grands magasins de la Ville de Saint-Denis (01, rue du Faub.-Saint-Denis). — Patrona épinglés : 1^{er} et 2^e fig., 3 francs; 3^e, 4^e et 5^e fig., 5 francs.

ST. AUBIN

H



L N 138



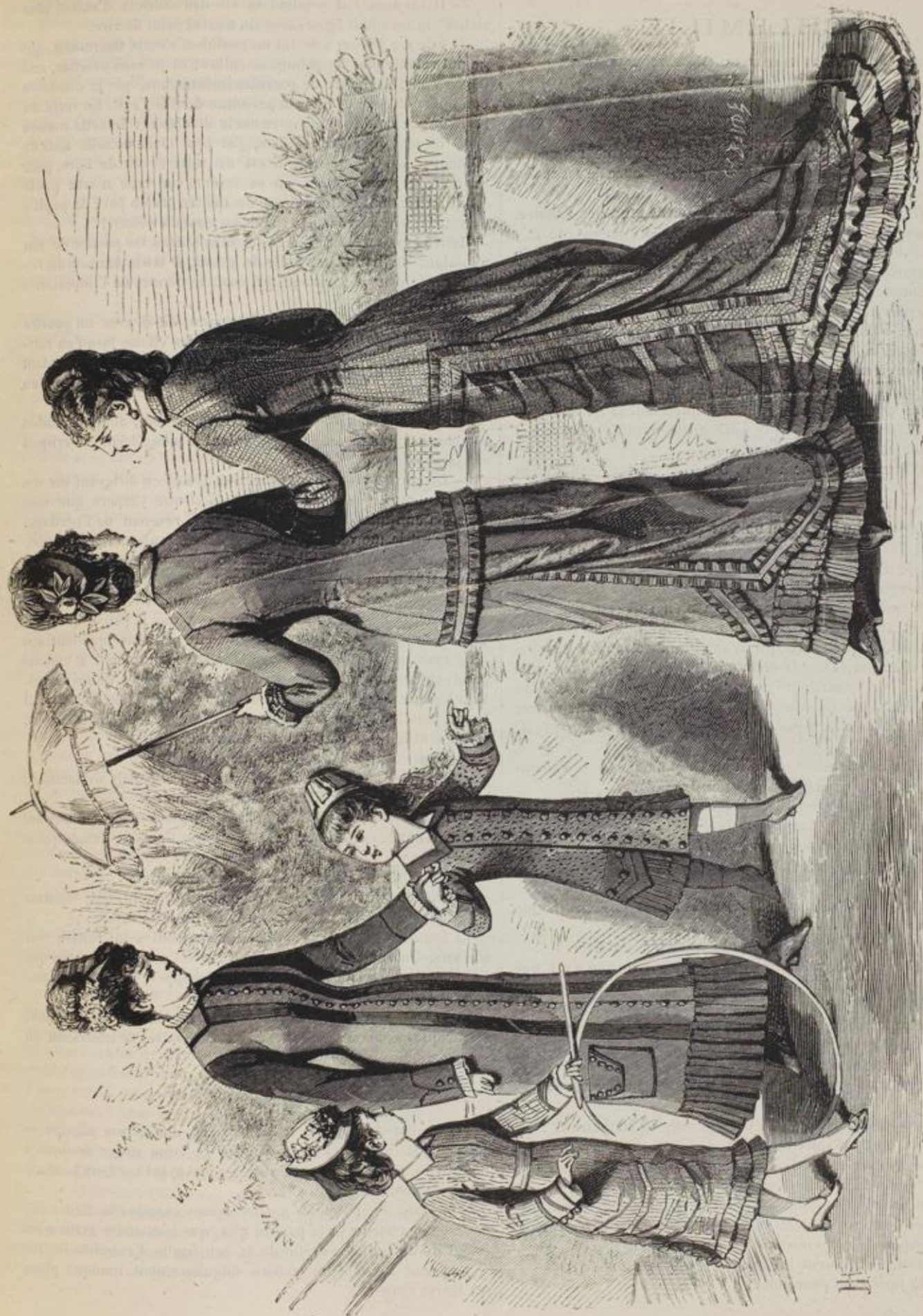


PLANCHE GL. n° 896. — TOILETTES DE PROMENADE. — Dessin de H. JANET.
Modèles des grands magasins de la Ville de Saint-Denis (91), rue du Faub.-Saint-Denis). — Patrona adaptés : 1^{re}, 2^e et 3^e fig., 3 francs; 4^e et 5^e fig., 5 francs.

SCHLÉMILIE

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE DES ISRAËLITES ALLEMANDS

(Fin.)

XIV

Le Yankee s'était étiayé carrément sur son énorme hanche et avait accroché aux entournures de son gilet le pouce de ses mains chargées de bagues.

— *Well!* dit-il, ce sera le meilleur moyen de terminer l'affaire. Je n'ai pas envie de *stopper* longtemps ici, encore moins de m'y fixer et de diriger une pareille *frippery-box*. L'argent donne un meilleur rendement en Amérique. Je prierai le tribunal de la ville de nommer un fondé de pouvoirs chargé d'abord d'examiner les livres, puis de vendre la maison et le fonds de commerce. Et maintenant, — conclut-il en prenant son chapeau, — je crois que tout est *all right* entre nous.

Baermann étendit la main vers le bras du Yankee et le retint :

— Pas encore tout à fait, dit-il tranquillement. Nous avons à régler entre nous une affaire qui a son importance; il s'agit d'un devoir de piété à remplir envers votre oncle défunt, d'un devoir de gratitude envers une personne...

James l'interrompit violemment. Son visage s'était subitement empourpré.

— Laissez-moi en paix, s'écria-t-il, et ne me parlez ici ni de piété, ni de gratitude! Ne m'obligez pas à me souvenir de la façon dont j'ai été traité dans cette maison. Je ne dois de piété à personne, je n'ai d'obligation de gratitude envers qui que ce soit. Si je ne suis pas mort de faim misérablement, moi l'unique parent par le sang de ce vieil avare, je n'en suis redevable qu'à moi seul et aux deux mains que voici! Eh bien, de ces deux mêmes mains, je prends ce qui m'appartient, et ne me laisserai pas duper d'un sou. Je suis maintenant un étranger dans cette maison; que la responsabilité en retombe sur celui qui m'a fait cette situation! Quant à vous, vous avez été chargé d'administrer mon bien, et vous n'avez pas à me parler d'autre chose que de *business!*

Il accentua ces derniers mots d'un coup de poing si violemment asséné sur la table que celle-ci en trembla.

Mais ce fut avec un tremblement plus violent encore que Baermann répondit en saccadant ses mots :

— Je n'entends pas vous parler seulement de *business*, monsieur Marcus, car il s'agit d'une dette d'honneur qui n'est point portée sur ces livres.

— *What matter is it?* demanda James plus tranquillement. Que voulez-vous dire?

— Il s'agit, continua Baermann, de mademoiselle Katz.

— Mademoiselle Katz! Connais pas... Qu'est-ce que c'est que cette mademoiselle Katz?

— La fille d'une parente du défunt, de la veuve Katz, dont vous ne pouvez avoir perdu tout souvenir. Votre oncle était le tuteur de l'orpheline, et comme tel il l'avait, dans les dernières années de sa vie, recueillie sous son toit.

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres épaisses de l'Américain.

Baermann continua d'un ton de plus en plus chaleureux :

— Elle a entouré votre oncle de ses soins avec la tendresse d'une fille; elle a remplacé ce qui, au grand chagrin du vieillard, lui faisait défaut, l'attachement d'un parent.

— C'est singulier! répliqua James en riant de telle façon que ses grandes dents semblaient prêtes à mordre. Dans le testament, il n'est rien dit de cette miss Katz!

Baermann, un moment interdit, se tut, puis bientôt :

— Voilà justement pourquoi...

— Il lui aura fait pendant sa vie des cadeaux d'autant plus riches! interrompit James avec un nouvel éclat de rire.

— Elle n'a pas reçu de lui un centime! s'écria Baermann, qui ne put retenir plus longtemps sa colère; et je vous défends, entendez-vous, d'émettre de pareilles insinuations, que je considère comme outrageantes pour la personne dont il s'agit. En vertu du pouvoir que m'a conféré votre oncle de disposer de cette maison dans le sens de ses intentions, j'ai prié mademoiselle Katz de demeurer ici. Maintenant, il est de votre devoir de faire, pour l'avenir, des dispositions en sa faveur, car vous n'avez pas le droit, en vendant cette maison, de mettre sur le pavé la pupille de votre oncle. Je vous le défends au nom du défunt!

Master James avait renfoncé ses mains dans les poches de son pantalon. Du haut de sa taille de géant, il laissa tomber un regard sur le petit personnage qui osait se donner de l'importance vis-à-vis de lui :

— Ne vous échauffez pas, Baermann, dit-il avec un sourire rempli d'ironie; surtout ne poussez pas les choses jusqu'au ridicule! Que vous ayez accepté l'héritage de mon oncle en gardant miss Katz avec vous dans cette maison, cela ne me regarde en aucune façon.

— Que prétendez-vous dire? s'écria Baermann, dont les jambes semblèrent grandir tout à coup et dont le poing fermé se crispait sur sa poitrine.

— Ce que je veux dire? poursuivit James en dirigeant sur son interlocuteur un regard menaçant, c'est que j'espère que vous avez soutenu miss Katz sur ce qui vous revenait de l'héritage. Autrement je me verrais contraint de faire examiner par le tribunal de combien j'ai été lésé dans ce qui doit m'appartenir, et même si je n'ai pas été frustré d'une partie de mon bien par cette complaisante *lady*... Vous me comprenez, *master* Baermann?

Baermann n'avait que trop compris. A voir la pâleur qui subitement avait envahi son visage, on eût pu croire que tout son sang avait reflué vers son cœur; il restait là immobile et comme paralysé, sans qu'une seule parole se pût échapper de ses lèvres. Mais lorsque James voulut de nouveau prendre son chapeau, il bondit plutôt qu'il ne s'élança vers lui et, de ses doigts crispés, étreignant le robuste bras de l'Américain :

— Venez avec moi! balbutia-t-il.

— Où cela? demanda James, qui ne s'attendait évidemment pas à cette agression de la part du petit homme.

— Venez avec moi! cria de nouveau Baermann en ouvrant violemment la porte et en entraînant vers l'escalier James qui se débattait.

— Où cela? répéta encore une fois l'Américain.

— Chez mademoiselle Katz, répondit Baermann, qui, retenant d'une main sa proie, s'accrochait de l'autre à la rampe.

Et comme si ces simples mots eussent suffi à lui rendre tout son sang-froid, en quelques bonds il gravit l'escalier et, avant que l'Américain surpris fût parvenu à lui échapper, il frappa violemment à la porte la plus voisine.

Le mot « Entrez! » prononcé à voix basse lui répondit aussitôt, et quelques secondes après les deux adversaires se trouvaient en présence d'Emilie.

XV

Elle était assise près de la fenêtre et, une grosse aiguille de bois à la main, tricotait une cravate de laine rouge destinée à Baermann. Elle se leva toute surprise en voyant ces deux hommes surgir subitement devant elle.

D'un coup d'œil rapide, *master* James examina la figure dépourvue de charme de la pauvre fille, que le moindre événement faisait trembler. Le souvenir de la Schlémilie d'autrefois lui revenant tout à coup, un sourire singulièrement ironique plissa ses lèvres épaisses.

Ce détail n'échappa point à Baermann, et quelle que soit la signification qu'il crut devoir lui attribuer, le fait est que sa colère y puisa un nouvel aliment. Ce n'était plus le jeune et timide garçon que nous avons vu débiter dans la maison de l'oncle Marcus; non, c'était maintenant le représentant indigné de celui qui avait été son maître et son bienfaiteur. Sous l'influence d'un sentiment énergique autant que profond, ses nerfs avaient en ce moment la force de l'acier. Un courage tout chevaleresque mit une flamme dans les yeux du petit Juif, comme jadis dans ceux de David insulté par Goliath. Et lorsque l'Américain, affectant d'observer les égards que l'on doit aux dames, s'approcha d'Emilie, et lui tendit la main en disant : « *How do you do?* » Baermann se jeta vivement entre eux :

— Mademoiselle Katz, dit-il d'une voix qu'il avait peine à calmer, celui qui vient de vous parler est M. Jacob Marcus...

En entendant ce nom, Emilie eut comme un tressaillement de joie.

— Mais, continua Baermann, M. Marcus ne vient pas vous voir en qualité d'ami ou de parent. Il n'y a qu'un instant, il se déclarait étranger dans cette maison et perdait par là tout droit à ce que vous lui souhaitiez la bienvenue.

Au premier mouvement joyeux d'Emilie avait succédé une crise nerveuse qu'elle n'eut pas le temps de dominer : sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle saisit le tapis qui recouvrait la table et le mit en morceaux.

— M. Marcus, reprit Baermann, vient en homme d'affaires qui se croit lésé et par vous et par moi dans ce qui lui revient de la succession de son oncle. Veuillez donc lui dire vous-même si du vivant de votre...

Le pauvre garçon ne put achever. Une pâleur mortelle s'était étendue sur le visage d'Emilie; ses mains avaient laissé échapper la cravate qu'elle était en train de tricoter, et elle-même faillit tomber à la renverse.

James avança un fauteuil.

— Ce n'est pas ma faute, miss Katz, dit-il, si vous subissez un pareil interrogatoire. Tout ce que j'ai demandé à master Baermann, c'est si, pendant la vie de l'oncle...

— Allez! s'écria Baermann, reproduisez vos abominables soupçons! Dites à mademoiselle elle-même ce que vous n'avez pas craint d'articuler en son absence!... Quant à vous, mademoiselle Emilie, vous avez raison de garder le silence. Monsieur peut s'assurer par lui-même de ce que possède celle qui, durant des années, a tenu sa place dans cette maison avec autant de modestie que de désintéressement. Allons, monsieur, prenez les clés, fouillez les armoires, examinez-les comme vous avez examiné mes livres, et voyez si l'on ne vous aurait pas trompé. Prenez tout, enfin; mademoiselle Katz ne réclame rien de ce qui est à vous.

— Non, rien! exclama Emilie. Je ne veux rien. Prenez tout ce que l'oncle m'a donné.

A ces mots, Baermann ne put retenir un mouvement de surprise. L'Américain le toisa d'un regard triomphant.

— Que dites-vous là? s'écria Baermann, devenu aussi pâle qu'Emilie. Qu'avez-vous reçu de l'oncle? Parlez, mademoiselle; répondez, pour l'amour de Dieu!

Mais cette adjuration demeura sans réponse. Emilie, la figure dans ses deux mains, se perdit au milieu de toutes les réflexions qui tourbillonnaient dans son cerveau. Ce secret qu'elle avait su tenir caché devant tout le monde pendant des années, par suite d'un vœu fait au fond de son cœur, devait-elle le dévoiler maintenant à celui devant qui la délicatesse la plus tendre lui avait fait un devoir de le taire? Et devait-elle le dévoiler en présence d'un homme devant la brutalité duquel ses propres sentiments ne pouvaient trouver d'expression? Telles étaient les questions qui se posaient dans son esprit sans qu'elle pût parvenir à les résoudre.

Baermann attendait toujours, les mains jointes comme pour implorer la pauvre fille. James jouissait de leur embarras.

— N'en parlons plus! dit-il avec un air d'arrogante générosité. Vous voyez bien l'embarras de mademoiselle! Je ne tiens nullement à faire une recherche domiciliaire.

— Mais vous la ferez quand même! cria Baermann exaspéré. S'il vous plaît de donner au trouble d'un cœur justement blessé une interprétation qui ne s'explique que par la bassesse de vos propres idées, il faudra bien, du moins, que vous restiez confus à la vue de sa pauvreté! Tenez, venez de ce côté...

Il avait saisi les anneaux de cuivre de la commode et il les secouait si violemment que la serrure céda avec fracas.

— Venez voir par ici les trésors qu'elle a entassés et dont vous avez été frustré!

— Arrêtez! s'écria James. De quel droit vous mêlez-vous des affaires de miss Katz?

— De quel droit? riposta Baermann en s'échauffant de plus en plus. Je m'en mêle parce que, ayant appris à connaître, à estimer cette jeune fille, je sais que les trésors renfermés dans son cœur sont sa seule richesse. De ce que je me suis tu lorsque vous offensiez la mémoire de votre généreux oncle, lorsque vous m'insultiez moi-même, avez-vous donc conclu que je laisserai impunément outrager aussi celle que, si vous n'étiez jamais revenu et si l'héritage de votre oncle me l'eût permis, j'aurais...

La parole se glaça sur ses lèvres.

Aux derniers mots, Emilie s'était levée subitement, elle fixa sur lui ses grands yeux, mais il ne s'en aperçut même pas. La seule chose dont il eût conscience, c'est que son propre individu s'était intérieurement relevé, et il éprouva comme une sorte de peur. Avec une colère dans laquelle se dissimula son trouble, il plongea sa main dans le tiroir de la commode et en éparpilla sur le tapis tout ce qui s'y trouvait d'humbles rubans pâlis et de modestes dentelles.

— Tenez! s'écria-t-il, prenez, prenez tout! Mademoiselle Emilie n'a plus besoin de vous. Chassez-la de la maison de votre bienfaiteur. Mademoiselle Katz, maintenant, n'a pas besoin d'autre protection que...

Il s'arrêta. Ses doigts venaient de rencontrer le portefeuille. Il le prit, puis l'ouvrit : une branche de fleurs desséchées en tomba par terre, laissant voir une grande enveloppe fermée à la cire.

D'un coup d'œil sûr, le Yankee l'avait aperçue; plus rapide encore, sa main s'en saisit.

Emilie voulut s'approcher, mais ses pieds semblaient avoir pris racine dans le sol.

Cependant, à travers ses lunettes, Baermann avait les yeux fixés sur l'adresse de l'enveloppe. Elle portait, tracé en grosses lettres, de la main même du vieux Marcus, ce seul mot : « *CODICILLE.* » Lorsqu'il l'eut déchiffré, il sembla à Baermann qu'un énorme poids tombait de sa poitrine. De ses longs doigts maigres, il arracha des mains de son adversaire la précieuse enveloppe, et en ayant tiré le document qui s'y trouvait renfermé :

— Lisez! s'écria-t-il d'un ton qui sonnait comme une joyeuse fanfare.

Et, tandis que James en prenait tranquillement connaissance, Baermann lut à haute voix ce qui suit :

« Je lègue à ma chère pupille Emilie Katz, qui m'a soigné avec autant de fidélité que de désintéressement dans les dernières années de ma vie, et de qui l'attachement a remplacé pour moi l'affection dont j'ai dû me passer de la part de mes proches, la somme de trente mille florins en argent sonnante. Cette somme remplacera pour elle le gain du billet de la loterie de Francfort dont je lui avais fait don. Que si elle ne la veut point retirer de la maison de commerce aussitôt après ma mort, on devra lui bonifier les intérêts à partir de cette date au taux usité. En outre, mon héritier, quel qu'il soit, devra lui laisser, sa vie durant, le

logement qu'elle occupe au premier étage dans ma maison sise rue Graben, avec éclairage, bois à brûler, *ed cædera, ed cædera.* »

Signé :

« JESAIAS MARCUS,

Tuteur de l'orpheline Émilie Katz. »

Et plus bas, dans le coin, au-dessous de la date, se trouvait la légalisation de la signature, faite par le notaire de l'Électorat de Hesse, le docteur Charles Nebelthan.

Un moment de silence suivit la lecture de ce document. Baermann, les yeux dirigés vers Émilie, sollicitait du regard l'explication de ce qu'il considérait comme une énigme. Quant à mademoiselle Katz, la tête inclinée, elle semblait toute confuse de la découverte.

Cependant, James avait replié le document, puis jeté un coup d'œil sur cette inconcevable jeune fille qui, possédant une fortune, ne s'occupait pas plus de la faire valoir que si elle n'eût jamais existé. Dans ce moment, Émilie ne lui parut pas mal du tout. Fort de sa qualité d'héritier universel, il ne fit que peu de cas de l'humble Baermann; il se cambra sur ses reins et tout en affectant de jouer avec la grosse chaîne en or de sa montre :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite, ma cousine? dit-il en accentuant ces mots d'un sourire qui mit à découvert ses larges dents. Cela étant, je...

— Cela étant, vous ne m'auriez pas accusée de vol! interrompit Émilie qui, ayant pénétré la pensée de l'Américain et deviné la signification de son sourire, se sentait de plus en plus offensée.

— *It is a mistake*, répondit James, une erreur dont la cause ne saurait être imputée qu'à vous-même. Nous autres Américains, hommes pratiques avant tout, nous ne comprenons rien à de telles manières de faire, et pour ma part, *indeed*, je ne saurais concevoir, je l'avoue. Mais, au fait, cela ne me regarde point. Le document est *all right*, la chose parfaitement en règle, et quant à la moins-value de la maison, c'est affaire de simple calcul. Du reste, — continua-t-il en relevant son gilet sur le côté, de manière à laisser voir une ceinture de cuir qui entourait ses reins et qu'on pouvait juger bien garnie, — du reste, ne croyez point avoir à vous apitoyer sur mon sort! La bagatelle qui vous a été léguée n'est pour moi qu'une misère, moins qu'un détail! L'héritage même *is no matter for me*; je n'en ai nul besoin, et si je suis venu le toucher, ce n'était absolument que pour faire un *strike* dans son tombeau à ce vieux ladre qui, pendant sa vie, m'avait à la fois fermé son cœur et sa bourse.

Émilie leva les yeux vers le ciel. Elle voulut d'un mot venger l'insulte faite à son bienfaiteur, mais ses lèvres tremblantes ne purent le prononcer.

Baermann s'en chargea.

— Mademoiselle Katz, dit-il, remerciez monsieur! Vous pouvez maintenant réclamer votre héritage en toute tranquillité. Vous étiez l'enfant du défunt, et c'est à votre propriété bien acquise qu'il a été porté atteinte par... cet étranger!

James avait saisi son chapeau. Il se sentait visiblement embarrassé.

— Mon fondé de pouvoirs arrangera tout, dit-il. Je pars, et si je n'ai plus le plaisir de vous voir, miss Katz, je vous souhaite *good bye!*

Ce disant, il tendit la main à Émilie, mais sans obtenir que la jeune fille la prit.

Baermann accompagna le Yankee jusqu'à l'escalier.

XVI

A peine le pauvre garçon se fut-il éloigné, qu'Émilie se laissa tomber comme anéantie sur une chaise. C'était en un instant trop d'émotion, de terreur et de joie. Des larmes, de chaudes larmes

vinrent mouiller ses paupières. Elle leva la tête vers le ciel, comme pour lui demander si ce n'était pas un rêve, si ces paroles de Baermann...

Au même moment il reparut et son regard alla droit à elle, Émilie tournait maintenant vers lui ses grands yeux humides. Le reproche qu'il allait lui faire au sujet de son inexplicable silence mourut sur ses lèvres. Confus de l'aveu qui lui était échappé dans l'élan de la passion, il attendit qu'elle lui adressât un mot... Elle n'en trouvait point.

Enfin, maîtrisant un peu son émotion :

— Vous êtes fâché contre moi? demanda-t-elle.

— Non, non, ce n'est pas cela! balbutia Baermann. Mais pourquoi ne m'avez-vous rien dit de ce legs?

— Parce que... je ne sais... Baermann...

— Non, il est impossible que vous l'ignoriez. Ce n'est pas sans un secret motif que vous m'avez fait douter de la générosité de votre tuteur. La vérité est que vous n'avez pas confiance en moi.

— Eh! en quel autre que vous, en ce monde, pourrais-je avoir confiance? s'écria Émilie, dont la protestation partait manifestement du fond du cœur.

— Alors, dites-moi, — reprit-il en saisissant la main d'Émilie, qui tremblait encore un peu, — n'avez-vous rien su de ce que contenait la lettre de votre oncle?

— Pardonnez-moi, dit elle en baissant les yeux, je le savais.

— C'est donc qu'il vous avait défendu d'en parler?

— Oh! non.

— Alors dites-moi, ma chère demoiselle Émilie, pourquoi vous vous êtes tue. Quel motif vous a engagée à cacher ce fait à tout le monde?

Émilie se baissa pour ramasser la branche desséchée de seringat qui gisait à terre, et, tout en l'effeuillant :

— Le motif, mon cher Baermann, répondit-elle, c'est qu'au fond de mon cœur j'avais fait un vœu. Je tenais à ce que personne ne me sût en possession de quelque argent, ne voulant pas que, pour la seconde fois, quelqu'un pût venir demander en mariage mes trente mille florins!

La tige de seringat, complètement effeuillée maintenant, s'échappa de ses doigts. Son regard la suivit et demeura attaché à la place où elle venait de tomber.

Baermann sentit son cœur se serrer. Il lui sembla qu'un mur infranchissable venait de se dresser entre lui et cette jeune fille à laquelle il avait depuis si longtemps donné toutes ses pensées.

— Vous avez raison, dit-il d'une voix que l'émotion étranglait. Éprouvée comme vous le fûtes, ayant été témoin de la cupidité d'un homme, vous avez évidemment le droit de juger d'après lui tous les autres!

— Oh! Baermann... s'écria Émilie en lui tendant la main.

Mais, au lieu de la prendre, il fit deux pas en arrière et, avec une violence où se révélait sa douleur :

— Ah! dit-il, pourquoi l'ai-je conduit ici? pourquoi vous ai-je arraché votre secret? Si vous étiez restée la pauvre fille que je croyais déshéritée, peut-être alors le rêve de ma vie, l'espoir de ma bonne vieille mère eussent-ils pu se réaliser! Alors, sans la moindre difficulté, quand cet homme serait venu à moi, je lui aurais remis son héritage. Avec la part modeste qui me serait restée, j'aurais travaillé tranquillement, honnêtement; et un jour, le pauvre petit Baermann, avec ses yeux rouges, aurait eu le courage de venir à vous et de vous dire : « Voulez-vous partager mon sort, mademoiselle Émilie? » Et il ne vous serait pas venu à la pensée que votre argent pût être pour quelque chose dans la démarche de celui qui vous aurait demandé votre cœur.

— Oh! Baermann, s'écria Émilie avec un accent sur la sincérité duquel il était impossible de se méprendre, pouvez-vous croire cela de moi?

— Ne le faut-il pas bien, répondit Baermann, puisque, comme à tout le monde, vous m'avez caché ce que je viens d'apprendre!

Emilie leva vers lui ses yeux tout remplis de reproches et d'amour.

— Comment n'avez-vous pas compris, dit-elle, le motif qui m'a fait me taire devant vous, et devant vous surtout ? Il faut bien que je vous le dise, — continua-t-elle en appuyant sa tête sur l'épaule de Baermann, — puisque vous ne l'avez pas deviné : c'est que depuis longtemps je savais ce que vous pensiez ; c'est que je n'ignorais pas non plus que, dans votre délicatesse et votre modestie, vous n'eussiez jamais dit à la riche héritière ce que vous avez dit à la pauvre et laide Schlémilie ; c'est enfin que...

Elle ne put achever, car le mot qui allait s'échapper de ses lèvres y fut soudainement arrêté par celles de Baermann. Et dans ce baiser de deux êtres dépourvus d'attraits, deux âmes d'une rare beauté s'unirent sous le regard de Dieu.

Longtemps ils se tinrent ainsi embrassés, sans proférer une parole.

Cependant, madame Jochebedchen avait quitté la cuisine, impatiente qu'elle était de savoir si rien de fâcheux n'avait été occasionné par la visite de l'étranger. Arrivée à la porte de la chambre de mademoiselle Katz, elle écouta une minute ; puis, s'étant essuyé les doigts avec le coin de son tablier, elle appuya doucement sur le bouton de la serrure. La porte à peine entr'ouverte, elle aperçut les deux jeunes gens étroitement groupés et comme perdus dans d'ineffables pensées. Ce fut avec un sourire mêlé de larmes joyeuses qu'elle les contempla un instant.

— *Massel et Broche!* (bonheur et bénédiction) murmura-t-elle enfin à demi-voix.

— Ma mère ! s'écria Baermann.

— Ma mère ! répéta en même temps Emilie.

Et tous deux à la fois ils embrassèrent la bonne vieille.

— Eh bien, enfin ! s'écria-t-elle à son tour ; tu as donc pu le dire enfin que tu l'aimes, *ed cædera, ed cædera*, comme aurait dit le pauvre défunt !...

A ce souvenir, les deux fiancés ne purent s'empêcher de sourire en levant les yeux vers le ciel. Et ils crurent y voir l'oncle Marcus leur sourire, lui aussi, et d'un air tout joyeux leur donner sa bénédiction, *ed cædera, ed cædera!*

XVII

Les négociations entamées avec le fondé de pouvoirs de l'héritier légitime furent vite menées à bonne fin.

Baermann acheta le fonds de commerce et épousa mademoiselle Katz. Celle-ci fut conduite à l'autel par madame Jochebedchen et par Jeannette, devenue madame Rothschild.

Jeannette avait apporté comme cadeau de noce un magnifique service de vaisselle d'argent, et une pleine voiture de gâteaux de Melsungen pour le repas de noce. Le marchand de chevaux, en homme bien appris, crut devoir offrir un beau cheval mecklembourgeois pour la « rouette », mais Baermann ne voulut point l'accepter.

Grâce à l'activité du chef de la nouvelle maison de commerce, les affaires devinrent de plus en plus florissantes. Bientôt même le digne successeur de l'oncle Marcus reçut à son tour le titre d'assesseur de loterie, et Schlémilie ne se vit plus appeler autrement que « madame l'assesseur » (1).

Lorsque le vieux Merves mourut, on se hâta de vendre la « rouette ». L'aimable et modeste couple préférait se promener à pied dans la « Aou ».

Les deux époux prenaient plaisir à voir leur fils ramasser des marrons le long de l'allée des Singes. Ils lui avaient donné le nom de Marcus, par reconnaissance pour leur bienfaiteur, dont le souvenir était toujours présent à leur esprit ; et en vertu de l'antique axiome qui veut que deux négations forment une affirmation,

leur rejeton était devenu un beau petit garçon aux cheveux blonds et bouclés.

Madame l'assesseur ne survécut pas seulement à madame Jochebedchen, qui malgré la fortune croissante de son fils ne voulut jamais quitter la cuisine, mais aussi à son époux. Elle se défit de la maison de commerce, qui dut passer dans des mains étrangères, par suite du vif penchant que montrait le jeune Marcus pour les études classiques.

Marcus Baermann, qui portait parmi les étudiants le nom de Max, devint un savant éminent. Ce fut le premier Israélite qu'on crut devoir nommer professeur dans une université allemande.

Sa mère ne vécut malheureusement pas assez pour jouir de cet honneur ; elle mourut quelques semaines avant que fût rendue publique cette nomination, dont toute la commune se montra justement orgueilleuse.

— Schlémilie n'a pas cessé d'être Schlémilie ! se serait certainement écrié à ce propos le vieux Lévy, si lui-même ne fût mort depuis longtemps.

H. MOSENTHAL.

(Traduction de M. Bamberger.)

HISTOIRE DU DEUIL

Chaque peuple, selon les latitudes, les traditions, les mœurs, la civilisation, a tenu à honorer les morts par des signes extérieurs d'affliction, sanglots retentissants, vêtements d'une couleur ou d'une forme particulière.

Les Egyptiens se rasaient les sourcils et jeûnaient ; les Juifs laissaient pousser leur barbe, se couvraient de toile grossière et répandaient de la cendre sur leurs cheveux ; les Grecs et les Romains se déchiraient le visage et la poitrine ; il fallait que le sang coulât pour bien indiquer la douleur, et la loi des Douze Tables avait été impuissante à abolir cette coutume. En Portugal, en Espagne, les veuves gardent leurs vêtements noirs jusqu'au jour où elles se remarient.

En Russie, les parents et les amis envahissent la demeure du mort, vantent ses vertus et boivent jusqu'à l'ivresse.

En France, les vêtements noirs ont toujours été le signe extérieur des regrets. Les rois seuls portaient un costume violet. Le blanc était la couleur réservée au deuil des reines. On appelait *reines blanches* les veuves des rois.

Louis XI porta le deuil de son père Charles VII avec des vêtements de couleur écarlate.

Un ancien usage voulait qu'on drapât de deuil les appartements et les voitures.

En Suède, le deuil consiste, pour les hommes, à porter, au lieu de cravate, un large rabat blanc assez semblable à celui qui se voit sur la poitrine de nos magistrats en robe ; à recouvrir de soie blanche, de satin blanc ou de toute autre étoffe de même couleur le collet et les parements de l'habit. Les femmes se coiffent d'un bonnet blanc plissé et jettent sur leurs épaules une sorte de mantelet blanc, qui les fait assez ressembler aux religieuses de certains de nos ordres français.

On distinguait, à Rome, le deuil public et le deuil privé ; le premier était porté à l'occasion des événements politiques. Lors d'une défaite grave, de la mort subite ou violente d'un personnage cher à la République, le Sénat, les chevaliers, le peuple prenaient spontanément le deuil ; il en fut ainsi lors de la défaite de Cannes, de la mort de Manlius, de la conjuration de Catilina, etc. Sous les Césars, le deuil public fut imposé : à la mort d'Auguste, les hommes durent prendre le deuil pendant quelques jours, les femmes durant une année entière ; de même à la mort de Livie, mère de Tibère, à la mort de Drusus et de Drusille.

De nos jours, le deuil de cour est en quelque sorte un deuil public, et l'on a même quelques exemples de deuils récents pres-

(1) En Allemagne, la femme prend le titre de son mari.

crits par voie législative. Ainsi, à la mort de Franklin (17 avril 1790), le congrès des Etats-Unis prescrivit à tous les citoyens un deuil de deux mois, que l'Assemblée nationale imposa à ses membres pendant trois jours, sur la proposition de Mirabeau; il en fut de même à la mort de Washington, en 1799.

La couleur du deuil est le *bleu* ou le *violet*, en Turquie; *feuille morte*, en Egypte; le *gris*, en Abyssinie; le *blanc*, au Japon.

La Bretagne a pour ses morts le même culte que la Chine. Quelqu'un s'en va, on voile les miroirs; les vases sont retournés dans les buffets, l'horloge n'est pas remontée et son aiguille reste sur l'heure fatale... Plus de coquetterie au logis, plus de repas joyeux; mais, pour perpétuer le souvenir, une horloge muette et les meubles disposés dans un ordre différent de celui qu'ils occupaient autrefois. Chaque année, une grande fête est consacrée aux amis disparus. On place leurs sièges autour du foyer et de la table. Ces sièges restent vides; mais personne n'oserait s'y asseoir, car ils sont réservés aux trépassés...

Mos.

REVUE DES MAGASINS

Les grands magasins du *Coin de Rue* (6 et 8, rue Montesquieu) offrent des attractions de tout genre par la multiplicité de leurs comptoirs, leur bel agencement et la haute nouveauté des objets qu'on y voit. Rien d'intéressant comme de parcourir ces longues allées qui s'entrecroisent, ces halls, ces salons, etc., où s'étagent des marchandises de toute catégorie. Pour celles de nos lectrices qui ne connaissent pas le *Coin de Rue*, nous allons faire acte de cicérone et parcourir les nombreuses galeries de cette maison en nous arrêtant devant les objets qui méritent une mention particulière, car nous ne finirions pas de citer tout ce qui s'y trouve.

L'article de Paris, toujours tentant, est exposé au rez-de-chaussée; il y a là tout ce qu'on peut désirer en fait de maroquinerie (sacs, valises, gibecières), de laque de Chine et du Japon (plateaux, plumiers), de cuivre poli ou ciselé (flambeaux, glaces, bougeoirs, appliques), de galvanoplastie (cachepots, glaces à main, etc.).

Près de là se tient un comptoir de librairie, papeterie et musique, qui offre des avantages réels de prix; pour les partitions notamment, la *Coin de Rue* fait une remise de 20 p. 100 environ sur les prix nets.

Nous ne ferons que signaler à l'attention de nos lectrices les rayons de mercerie et passementerie, dont le détail nous entraînerait trop loin.

Au rayon de dentelles, il y a d'excellentes occasions: de grandes pointes en dentelle mi-lama, depuis 9, 12, 15 et 25 fr. jusqu'à 100 fr.; de petites pointes de 3 fr. 90 à 25 fr.; enfin, des fichus Marie-Antoinette, en véritable lama, de 20 à 75 fr. En dentelle espagnole, nous avons vu des écharpes et des fichus dont le prix minimum est de 5 fr. 90 et le maximum 59 fr.

Les comptoirs de trousseaux et layettes sont des plus intéressants à examiner; ici encore le *Coin de Rue* manifeste un soin et un goût tout particuliers. Nous ne citerons, faute de pouvoir tout dire, qu'une délicieuse robe de nansouck pour bébé de deux ans. Elle est rayée d'entre-deux et de broderie anglaise, alternés avec une dentelle torchon; le bas est entouré de volants de broderie et de dentelle également alternés. Des nœuds de ruban bleu papillonnent sur la tête des volants et sur les épaules. Le prix de ce gracieux modèle est de 39 francs.

Nous passerons sous silence aujourd'hui le blanc, la confection et le costume, ainsi que les étoffes, en ayant déjà entretenu nos lectrices; nous préférons signaler à leur attention l'établissement d'un nouveau comptoir qui déjà fait merveille: c'est celui des chapeaux. Grâce parfaite et prix exceptionnels, voilà en deux mots le résumé des avantages qu'on y trouve. Un chapeau rond en paillason bien garni vaut 7 fr. 50; une couronne de feuillage (genre Félix), avec roses variées et très-jolies brides, ne coûte que 17 francs.

Le catalogue illustré de la saison d'été est rédigé de manière à bien renseigner sur toutes choses: le *Coin de Rue* l'expédie franco.

— A propos de catalogue, nous avertissons nos lectrices que celui de la maison POIVRET et C^{ie} (61, rue Montorgueil) est adressé également à toutes les dames qui en font la demande. Nous voulons parler du nouveau catalogue illustré dans lequel se trouvent les derniers modèles de chaussures créés par cette excellente maison. On y voit le gracieux soulier *Marion Delorme*, le favori de toutes les élégantes, dont le bout pointu et recourbé fait valoir un joli pied. On l'a tout à fait adopté avec les costumes courts.

Les femmes qui aiment à avoir le pied maintenu dans une chaussure se trouveront bien de la demi-botte en chevreau mat, avec boutons, qui vaut 15 fr. 50. Le même modèle en satin anglais extra, avec boutons, coûte 13 fr. 50.

Les trois types de chaussures que nous venons d'indiquer suffisent à l'entretien ordinaire d'une mise soignée; la dépense n'en est pas considérable et l'on ne peut mieux faire, croyons-nous, que de l'entreprendre.

Un beau soulier de satin noir ou blanc, avec talon Louis XV, vaut 16 fr. dans la maison Poivret. Parmi les pantoufles, il y a des modèles charmants pour la saison d'été, soit en chevreau glacé, soit en coutil, etc. Le catalogue contient tout cela: c'est le meilleur indicateur qu'on puisse consulter, car on y trouve absolument tous les genres imaginables.

Rappelons à nos lectrices que les chaussures de la maison Poivret et C^{ie} sont cousues et vendues, malgré cet avantage, aux mêmes prix que les chaussures clouées des autres maisons.

SPÉCIALITÉS

C'est en suivant le traitement indiqué par la maison Boissy qu'on parvient à régénérer la chevelure. L'eau Boissy débarrasse la tête des pellicules, fortifie le cuir chevelu, arrête la chute des cheveux et les fait repousser très-rapidement.

L'eau rose Boissy recoloré les cheveux, sans action de teinture, graduellement et en peu de temps.

La maison Boissy n'a réalisé la création de ces produits qu'après de longues et sérieuses études, et ne s'est décidée à les livrer au public que lorsqu'elle a été certaine des résultats.

Nous sommes heureux d'appeler l'attention sur des articles aussi utiles et d'une valeur réelle.

Prix des flacons: Eau Boissy, 3 fr.; Eau rose Boissy, 5 fr. Il faut louer la maison Boissy d'avoir établi le prix de ces produits de manière à les rendre abordables pour tout le monde.

Dépôt à Paris: maison Pinand, boulevard Poissonnière, 12.

M. D'A.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été**, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition, sans retard et franco, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.